

le solitaire Sérapion. Jadis personnage du grand monde, Sérapion a quitté les hommes pour s'isoler dans les bois et il s'imagine être le Sérapion du désert qui vécut autrefois sous les empereurs romains. Il rit lorsqu'on lui rappelle ses origines aristocratiques. Il n'est plus maintenant le captif de la terre, de lois humaines, du temps inexorable. Vers lui descendent les ombres des poètes, il s'entretient avec les sages de l'antiquité et du moyen âge. Lui-même est poète, lui-même est un sage. N'est-ce pas la plus haute sagesse que de rejeter tous les liens illusoire de la terre, que de considérer le rêve comme la seule réalité et de créer, sur le marais des vulgarités humaines, les splendides lambris de la fantaisie et de l'invention ? » (*Volia Rossii*, septembre 1922).

Les jeunes écrivains russes qui, en février 1922, se sont rassemblés pour la première fois dans la Maison des Arts de Pétersbourg, pour former une compagnie sous l'invocation du solitaire Sérapion, ont-ils donc eu l'idée d'échapper définitivement au monde, aux souffrances du jour et aux espérances communes, pour vivre d'un rêve inaccessible ? Peut-être, en effet, l'ont-ils voulu, peut-être faut-il envisager une crise de découragement au début de leur effort. On a vu parfois un espoir imprévu sortir de la fatigue même, du désespoir le plus sombre. Quoi qu'il en soit, l'œuvre accomplie jusqu'à présent par les jeunes confrères n'échappe point aux lois du temps si elle sort de la vulgarité. V. Ivanov, I. Groudzdev, M. Zochtchenko, V. Kavérine, L. Lountz, N. Nikitine, E. Polonskaïa, M. Slonimsky, N. Tikhonov et K. Fédine poursuivent, par des voies diverses, des vérités qui, toutes, se rattachent par des fils invisibles à la réalité du jour présent. Kavérine est le seul peut-être qui paraisse songer constamment au patron spirituel de la confrérie, au fantasiste Hofmann. Il a écrit la « Chronique de la ville de Leipzig en 18... » dont la forme extérieure et l'aspect intime ont des rapports évidents avec les imaginations du poète allemand. On y retrouve le dessin acéré, ténu, et ferme en ses contrastes de notre Callot. Il est juste aussi de songer que Kavérine n'a point échappé à l'influence de Valère Brussov, auteur de *L'Ange de Flamme*. Quant aux autres écrivains du groupe, ils rejoignent plutôt la tradition russe du réalisme et du naturalisme. Slonimsky traite des thèmes tout à fait contemporains. Dans l'ironie accentuée et dans le goût d'observation de Zochtchenko, on peut reconnaître certaines attitudes chères à nos premiers réalistes, en particulier à Champfleury. Les couleurs d'Ivanov sont plus éclatantes ; et bien que tout le groupe se rattache à la tradition pétersbourgeoise, qui est plutôt celle d'un art graphique, Ivanov rappelle les peintres bigarés et voyants de Moscou. Enfin, la guerre et la révolution apparaissent aussi bien dans les nouvelles d'Ivanov que dans les poèmes de Tikhonov et de Polonskaïa. C'est dire qu'ils sont loin de s'enfermer dans une chambre obscure pour évoquer des ombres inconsistantes à la tremblante lueur d'une chandelle. Comment en pourrait-il être autrement ? Tous ils ont passé, ils passent par les épreuves de l'histoire, du grand aujourd'hui ; après avoir combattu dans la tranchée, dans la boue, non pas tant contre l'envahisseur peut-être que contre le froid et la faim, ils luttent encore contre les mêmes ennemis dans les chambres et les salles communes de Pétersbourg. Ils ont vu la mort de près, et quand on a rencontré la camarade, on est toujours contraint de le dire, on reste un halluciné des ténèbres jusqu'au retour de celle dont la faux s'est levée menaçante. Zochtchenko

résume les événements de son existence dans le petit tableau que voici :

J'ai été arrêté 6 fois
condamné à mort 1 fois
blessé 3 fois
je me suis suicidé 2 fois
j'ai été battu 3 fois.

M. Slonim nous apprend que V. Ivanov « fut tour à tour clown, matelot, compositeur-typographe, soldat de l'armée rouge, maître d'école. Il faillit être fusillé par des partisans, par les gens de Koltchak et par des communistes. K. Fédine, communiste, ancien prisonnier de guerre, a été propagandiste, rédacteur, maître d'école, typographe, cavalier d'une division rouge de Bachkirs, secrétaire de l'Ispolkom (Comité Exécutif), etc. N. Tikhonov, ancien hussard, devient charpentier, puis « vieillard comique » d'une troupe de province ; il prend part à la défense de Pétersbourg contre Ioudénitch, passe quelque temps dans les prisons de la Tcheka, voyage à travers toute la Russie ».

Comme on le voit, il serait bien étrange que les Frères de Sérapion n'aient autre chose à nous transmettre sur leur temps et sur leur pays que les confidences des lutins et des ondines. Leur langage sera peut-être celui de l'aventurier, non pas de l'homme de cabinet : c'est encore un avantage. Leur pensée reproduira les états d'âme du soldat, du prisonnier, du travailleur, du paysan ; elle sera même l'expression de l'instinct animal, et c'est là que la fantaisie établira son domaine, dans les limites de la réalité sensible. « Les pensées d'un chien sont un mystère pour l'homme, déclare Fédine. Mais l'âme du chien est claire et il est possible d'écrire sur ce sujet. » Pour le poète Tikhonov, « le feu, la corde, la balle et la hache » sont des êtres vivants qui accompagnent l'homme, le servent et le persécutent. Dans le volume que les Frères de Sérapion ont publié en commun sous le titre d'*Almanach*, cette expression d'un monde de souffrance et de violence, d'humble labeur et d'espoir, se présente en termes décisifs, précis, d'une énergie presque brutale. Et c'est ce qui permet de conclure que, si les Frères de Sérapion persévèrent dans la même voie, si leur force, en se développant, impose à la littérature russe une nouvelle direction générale, l'art d'hier sera liquidé comme tant d'autres choses que la révolution a laissées derrière elle. Peu importe que l'on dise : le symbolisme est mort. Le symbolisme, en son essence véritable, ne meurt jamais. Ce qui est mort, ce sont les hommes, ce sont les attitudes, ce sont les faiblesses de la décadence ; ce que l'art rejette aujourd'hui de son sein, c'est la vanité des formes ; ce qu'il acquiert, c'est l'expression intégrale, libre et juste, ample et grave, de l'émotion individuelle comme de l'émotion collective, de la sensibilité du poète comme de la sensation des foules, des inconnus, des muets. Peu importe que l'on dise : voici le néo-réalisme. Les Frères de Sérapion se plaisent à conter suivant les méthodes romantiques ; et c'est aussi bien dire qu'ils n'acceptent point de méthode. Ils sont ingénus comme le conteur populaire. Ils vivent dans une véritable union, matérielle et intellectuelle, avec l'élément populaire. Peu importe encore que l'on dise : ce sont des écrivains prolétariens. Il y a en eux une valeur nouvelle, car ils dépassent cette époque de lutte, de distinctions, de classifications. Ils s'apparentent dès aujourd'hui à la Russie régénérée ; ils veulent susciter l'art d'une humanité nouvelle.

CONFESSION DE VOYOU

Traduit du russe par

MARIE MILOSLAWSKY et FRANZ HELLENS.

« Essenine a maudit la guerre, Essenine a salué la révolution. Dans la révolution il a vu l'éveil printanier, la débâcle irrésistible des glaces, l'élan torrentueux des grandes eaux... » a écrit au sujet du jeune poète paysan russe, Pierre Pascal, dans une étude qu'il lui a déjà consacré dans *Clarte* (N° 9). Aujourd'hui la réputation de Serge Essenine dépasse les espoirs mêmes que ses amis étaient en droit de fonder sur lui. Le recueil de poèmes « Confession de Voyou », qui comprend « Pougatcheff » et d'autres poèmes traduit par nos amis Marie Miloslawsky et Franz Hellens, va être édité ce mois-ci chez Povolowski. Nous souhaitons que la gloire naissante du jeune poète russe ne tue pas en lui la simplicité et la bonté qui font le charme profond de toute sa poésie.

Mon pays, mon pays,
Étain de l'automne pluvieux,
Dans une flaque noire, le réverbère grelottant
Mire sa tête sans lèvres.

Non, mieux vaut ne pas regarder,
Pour n'apercevoir pas le pire.
Sur toute cette saleté rouillée
Je clignerais les yeux.

Cela fait ainsi plus chaud, moins mal :
Regarde, entre les squelettes des maisons,
Le clocher, comme un meunier,
Porte les sacs roux des cloches.

Si tu as faim, tu seras rassasié,
Malheureux, tu seras gai et content ;
Mais ne regarde pas les yeux larges ouverts,
Mon frère terrestre et inconnu.

J'ai fait comme je l'avais pensé,
Mais hélas ! c'est toujours la même chose ;
Mon corps, sans doute, est trop habitué
A ressentir le froid, à grelotter.

Je te chanterai alors, et l'hôte,
Et le foyer, le coq et la maison,
Et dans mes chansons se répandra
Le lait de tes vaches rousses.

Réveille-moi tôt, demain,
O mère si pleine de patience,
J'irai sur la route, derrière la colline,
A la rencontre de l'hôte bienvenu.

J'ai vu aujourd'hui les traces
Des larges roues dans la clairière,
Dans la forêt épaisse des nuages
Le vent agite son harnais d'or.

Demain, à l'aube, il passera au galop,
Baissant le chapeau-lune aux buissons,
Et la cavale, dans la vallée,
En jouant agitera sa queue rouge.

Réveille-moi tôt, demain,
Allume la lampe dans notre chambre ;
On dit que bientôt je serai
Un célèbre poète russe.

Qu'importe, il y en a bien d'autres...
Je ne suis pas seul vivant au monde ;
Le réverbère, tour à tour, cligne ou rit,
Avec sa vieille tête sans lèvres.

Le cœur seul chuchotte, sous mes vieux habits,
A moi qui suis monté au firmament :
« Mon ami, les yeux qui se sont ouverts,
La mort seule peut les fermer ! »

Serge ESSENINE.